

ESPRIT DE FAMILLE



PHOTO YANN MATTON, STYLISME MARIE ADELET.

**ANDRÉ : "JE VOUDRAIS QU'ON REVIENNE AU LIVRE".
BHL : "TU PERMETS QUE JE TERMINE ?"**

soit authentique, éviter d'adhérer à un parti et d'aliéner ainsi sa liberté. C'est très bien, cela. Je trouve très bien que tu te sois engagé pour différentes causes sans jamais te trahir.

B.-H.L. – C'est le privilège des intellectuels. Ils ont le droit à la parole. Donc ils peuvent marcher sous leur propre drapeau, défendre leurs propres couleurs, leurs propres nuances. Ils peuvent éviter de s'aligner sur les rassemblements institués.

A.L. – Est-ce que ça n'est vrai que des intellectuels ? Il me semble que chacun d'entre nous peut et doit s'engager. Et il peut le faire, comme tu le dis, en se "dégageant" !

S.G. – Dans la galerie de portraits que sont ces « Aventures de la liberté » avez-vous des admirations en commun ?

A.L. – Sûrement, oui. Les hommes dont il montre qu'ils sont nobles, qu'ils ont du cœur, du courage. Malraux par exemple. Camus, à qui il raconte qu'il aurait aimé confier son premier manuscrit.

S.G. – Mauriac ?

A.L. – Ah oui ! Mauriac. Personnellement, j'admire beaucoup Mauriac et je trouve qu'il sort très grandi de ce livre. Il y aurait peut-être aussi le général de Gaulle qui...

B.-H.L. – (feignant la colère). Ah non ! Pas de Gaulle !

A.L. – Je te rappelle que dans « l'Idéologie française », tu te réclames du gaullisme de 1940. Quand tu parles de la « France du courage et de l'honneur », c'est bien à ça que tu penses.

B.-H.L. – C'était tactique. Pour faire passer le reste.

A.L. – Pourquoi ce faux cynisme ? C'est absurde...

B.-H.L. – De toute façon la discussion n'a pas lieu d'être. De Gaulle n'est pas à proprement parler un intellectuel.

A.L. – J'ai lu ton chapitre sur Malraux où tu montres comment cet homme qui venait de l'extrême gauche et qui aurait pu avoir toute l'intelligentsia à ses pieds a choisi de devenir militant du RPF. Or non seulement tu le comprends, mais tu ne le condamnes pas. Et tu continues de dire qu'il est, sinon le plus grand, du moins l'un des plus grands.

B.-H.L. – C'est son histoire. C'est, d'une certaine façon, la tienne. Mais là, pour le coup, ça n'a rien à voir avec moi. Tu ne me feras pas dire que je suis gaulliste, même par admiration pour Malraux.

A.L. – L'Appel du 18-Juin ?

B.-H.L. – Bien sûr, l'Appel du 18-Juin. Mais c'est tout.

A.L. – Nous sommes tous gaullistes aujourd'hui. Même ton ami Régis Debray.

B.-H.L. – Il y a deux types d'écrivains. Ceux qui passent leur vie à se chercher un « correspondant » dans l'ordre politique et qui, lorsqu'ils ont l'impression de l'avoir trouvé, sont tellement heureux qu'ils se jettent dans ses bras. C'est le cas de Malraux. C'est celui de Debray. Et puis il y a ceux qui ne fonctionnent pas comme ça, qui n'ont aucune envie de se mettre au service d'un prince : j'en fais partie.

S.G. – Est-ce que vous avez beaucoup de sujets de discorde ?

B.-H.L. – Pas beaucoup, non. En politique, notamment, mon père est de ceux dont le jugement, et donc les conseils, m'importent le plus. Combien de fois ne me suis-je pas trouvé, face à lui, pris en défaut de lucidité !

S.G. – André Lévy, vous disiez tout à l'heure : « On va encore reprocher à Bernard ceci ou cela... » Je devine, derrière ce « encore », une lassitude devant les attaques dont il a pu être l'objet. Est-ce que je me trompe ?

A.L. – Est-ce vraiment à moi de répondre ?

S.G. – Oui, pourquoi pas ?

A.L. – Je dirai qu'il écrit selon des princi-

pes qui sont les siens et qui ne peuvent pas plaire à tout le monde. Il a bien sûr, comme chacun, le souci de plaire. Mais il n'en use guère quand il s'exprime sur une tribune, dans ses articles ou ses ouvrages. Alors, les attaques, oui...

S.G. – Elles sont douloureuses ?

A.L. – C'est ce qu'il dit dans le chapitre du livre où il s'adresse à Régis Debray. Il dit qu'il lui est arrivé d'en souffrir.

S.G. – Oui, mais vous ? Est-ce que vous vous en souffrez ?

A.L. – Moi aussi cela me fait mal, évidemment. D'autant que je ne peux rien faire. Rien. Sinon dire qu'il est sincère, et courageux.

B.-H.L. – N'exagérons rien, veux-tu ? Je n'ai jamais dit que ces polémiques me faisaient « souffrir ». Bien au contraire, j'y prends souvent plaisir. Il est toujours plaisant, pour un écrivain, de se sentir objet de réprobation.

A.L. – Ne penses-tu pas que c'est toi qui, là, exagères ?

B.-H.L. – Non. Car il y a le sentiment, plutôt flatteur, qu'on a touché aux points sensibles d'une époque, qu'on a dit ce qu'elle ne pouvait pas entendre, etc.

A.L. – Je te l'accorde pour « la Barbarie » et pour « l'Idéologie française ». D'autant que tu avais, dans les deux cas, dix ans d'avance sur certains et la conviction d'avoir raison. Cette conviction reconforte, j'imagine. Elle permet de s'armer contre les polémiques. Mais il y a eu d'autres attaques. Beaucoup plus basses.

B.-H.L. – Sans doute. Mais celles-là, pour le coup, me sont réellement indifférentes.

A.L. – Je me souviens de ces gens qui t'écrivaient des lettres d'admiration et qui, trois semaines plus tard, te descendaient en flammes. Que s'était-il passé entre-temps ?

B.-H.L. – C'est de la vieille histoire.

A.L. – D'accord. Mais il faut également dire à Mme Genevoix que si tu as des adversaires, tu es également riche d'amis. C'est essentiel.

S.G. – Est-ce qu'on peut dire un mot, pour finir, des projets de Bernard-Henri ? Est-ce que vous les connaissez ?

A.L. – Je crois, oui. Mon vœu le plus cher serait qu'il écrive la pièce de théâtre dont il parle depuis longtemps. Est-ce qu'on peut donner le sujet ?

B.-H.L. – Surtout pas ! De toute manière, on en a bien assez dit comme ça. Tu ne trouves pas ?